

CINEMA

QUE LA FETE COMMENCE...



« le genou de Claire »

DÉCIDÉMENT, le cinéma est un art mineur ; la preuve, il a un ministre de tutelle. Un tuteur indigne au demeurant, qui préfère brader ce fils prodigue de génie au plus offrant ; le livrer pieds et poings liés à la discrétion des « esthètes » de la Haute Finance.

Dès lors une seule exigence : la rentabilité. L'art, le talent, l'imagination, au pilori.

A BOUT DE SOUFFLE

Mais, oh horreur ! En dix ans, on enregistrait une perte de plus de deux cents millions de spectateurs.

Grand émoi chez nos rentiers de la pellicule standardisée ! Et après avoir mis le cinéma français en coupe réglée, ils s'empressaient d'implorer le secours des fonds publics pour remédier aux conséquences de leur incurie. L'étrange mutisme de l'État devant les S.O.S. des artisans de la profession céda instantanément devant l'énergique insistance des propriétaires.

L'ARGENT DE LA VIEILLE

Que le septième art français soit réduit à l'insipide et ses créateurs à l'émigration, peu importait, mais que le sacro-saint bénéfice des producteurs et distributeurs patentés soit menacé et c'est le branle-bas dans le ministère !

Que le tiroir-caisse menace de faire naufrage et c'est la panique dans le panier de crabes !

On ne prête qu'aux riches, aussi le ministre des crabes, pardon, de l'aculture présente-t-il aussitôt un « plan de sauvetage ».

En vérité, quelques mesures seulement destinées à renflouer les revenus écornés de ces messieurs. Une baisse de la T.V.A. de 33,33 à 17,6 % sur les industries techniques devrait déjà dégager quelque argent. D'autres mesures du même type, sur la T.V.A. du prix des places, doivent nécessairement recevoir l'aval du Parlement.

Mais cet argent de poche supplémentaire, que vont-ils en faire ? Ce sont des réformes de structures qui s'imposent.

HARO :

Ils avaient trouvé un bouc émissaire : haro sur la télévision ! Elle diffuse trop de films et les achète pour rien. Environ 100 000 francs : une minute de publicité aux heures de grande écoute.

Mais cela n'explique pas la désaffection croissante du public. Désintéressé plutôt, pour ce gavage à base de recettes éculées, produit de la lâcheté devant un public supposé immature. Aussi ont-ils pesé de toute leur inertie pour paralyser la création originale.

Mais Haro c'est aussi un film de Gilles Béhat, produit en coopérative avec ses techniciens et ses acteurs puisque les producteurs français, une fois de plus, n'ont pas su prendre les risques du métier.

MAIN BASSE SUR LA VILLE

Ce pouvoir discrétionnaire de l'argent ne se limite pas à la production. Les regroupements des distributeurs, Gaumont ou U.G.C. pour ne citer que les plus puissants, exercent aussi un pouvoir sans partage : choisissant et sélectionnant les films et leur programmation, ils décident en partie de leur carrière. Les exemples ne manquent pas de ces films diffusés avec plusieurs années de retard.

Les films de Carlos Saura notamment, certains cinéastes italiens comme Comencini, avec *l'Incompris*, 1967, et actuellement c'est au tour des chefs-d'œuvre japonais d'être exhumés, à titre posthume sans doute :

Barberousse de Kurosawa, 1965, *Voyage à Tokyo* d'Ozu, 1953, celui-là battant, semble-t-il, tous les records.

C'est pourquoi le cinéma vivant échappe le plus souvent à l'impérialisme de ces promoteurs en technicolor.

PROVIDENCE

Parce que le cinéma est un art il doit être engagé : dans le risque et la qualité. Il doit appartenir à ceux qui le font et non plus à ceux qui le vendent.

Quand un Jean Eustache, (*La maman et la putain*) est réduit à l'indigence, quand un Rivette (*Out 1*



J.-P. Léaud dans « La maman et la putain », film de Jean Eustache

spectre, Céline et Julie vont en bateau) ne bénéficie pas d'une large diffusion, quand Alain Resnais (*Provence*), un des plus grands films existant, ne peut plus tourner en France, il n'est plus question de transiger avec les fossoyeurs.

Un cinéma engagé dans le plaisir de la fiction, mais débarrassé des clin d'œil des machines à sous, la fraîcheur de *Diabolo-menthe*, *Cousin cousine*, ou l'aventure de l'adolescence, les doigts dans la tête de J. Doillon...

— engagé esthétiquement, travail plastique jamais gratuit ou aboutissement d'une interrogation sur cette forme d'expression : Truffaut, Rohmer, Godard, Resnais, et bien d'autres...

— engagé tout court : films document comme *Raoni*, sur le massacre des Indiens d'Amazonie. Pamphlet comme *L'amour violé*, militant comme *Pourquoi les prisons*, enquête dans *Le Sahara n'est pas à vendre*, témoignage avec *Mais qu'est-ce qu'elles veulent ?* de Coline Serreau.

— engagé dans le rire... où sont nos Woody Allen, nos Mel Brooks ?

— engagé dans l'érotisme, *l'Empire des sens* (co-production française).

TOUS EN SCÈNE

Mais le cinéma c'est aussi des salles courageuses, studios, salles d'art et d'essai, tenus en marge comme si tout film n'était pas une aventure artistique.

Les Studios Action (La Fayette, Christine, Ecoles).

L'Olympic, 10 rue Barret, 14^e.

La Pagode qui a récemment organisé le festival du film homosexuel et où il se passe toujours quelque chose.

Et des salles qui ne vivent pas au rythme de l'épicerie mais à celui du désir, car le cinéma a les élans de la passion : le *Déjazet*, 41 bd du Temple, ouvert de 12 heures à 8 heures du matin. Pour quinze francs, on peut voir trois films : moins cher qu'une chambre d'hôtel avec le film en plus. Pour les premiers baisers volés, donc, mais aussi en souvenir d'*Un été 42*.

Bien sûr, il reste le temple, la Mecque, la caverne d'Ali Baba de tout cinéophile, nous avons nommé **la Cinémathèque** du Palais de Chaillot, œuvre d'Henri Langlois. Quatre films différents par jour. Mais la machine a des ratés. Nous y reviendrons.

Voilà, c'était un début de chronique sous forme d'humeur. Les adresses ne concernent que Paris mais c'est en attendant vos suggestions, vos adresses secrètes, originales, et l'amorce d'un dialogue sur ces questions.

Il y a des salles privilégiées car souvent la qualité d'une projection dépend étroitement de la nature du public. Chaque salle a son parfum.

Le cinéma, un songe collectif dans un ventre.

LA CULTURE SUR UN PLATEAU



Photo Frédéric Pascal

Lorsqu'on se donne, à toutes fins utiles, le malin plaisir de mesurer, année après année, l'épaisseur de la couche de poussière qui recouvre le stock des produits de consommation artistique les plus vantés de la veille, alors l'imposture culturelle contemporaine éclate dans toute son ampleur : sous la pression, directe ou indirecte, du marché qui les fait vivre, les critiques ont, depuis belle lurette, renoncé à faire état de leurs préférences personnelles au profit de la sacro-sainte « objectivité » de l'information due à leurs lecteurs.

En bonne règle libérale avancée sur un plateau de self-service, chaque cochon de payant est, comme il se doit, libre d'ingurgiter ce qui lui plaît à n'importe quel rayon. Mais, hormis ses propres préjugés en la matière, la publicité, le bouche à oreille et le succès « phénoménal », qu'est-ce qui peut bien l'inciter à choisir tel objet de délectation télévisuelle plutôt que tel autre ? Par son mètre à penser habituel, spectacles, expositions, concerts, livres, disques et mini-cassettes lui sont chaleureusement recommandés — sans oublier les massages thaïlandais — au rythme de plusieurs révélations impérisissables par semaine... à la seule condition d'être bel et bien recommandables selon les canons du dogme soutenu par les colonnes de telle ou telle tribune. Alors, sous peine de « crever idiot », lui faut-il inexorablement se gaver, dès la sortie du boulot, de ces incomparables délices dont les gourmets appointés lui chatouillent les narines à longueur de rubriques ? Heureusement encore que les exigences de la vie de famille et celles du budget-loisir sont là pour convaincre le consommateur sans grands moyens que « la culture » n'occupe somme toute dans la vie qu'une place très secondaire : celle d'une opération de prestige pour P.D.G. soucieux de redorer son image de marque. Ainsi que le chante Trasibule : « La culture, c'est comme le cas-ou, tout l'monde s'en fout, tout l'monde s'en fout... »

DIVISER POUR RÉGNER

A l'heure des spécialisations au berceau, « l'honnête homme du

vingtième siècle » aurait, si l'hypothèse même de son existence n'était jugée désuète, du pain sur la planche. Non pour stocker le maximum d'informations érudites — performance à la portée du premier ordonnateur venu —, mais bien pour les relier, de façon cohérente, selon une perspective globale de sens. Point n'est besoin d'être grand clerc — et mieux vaut sans doute ne pas l'être — pour constater, au détriment de toute clarté réelle, l'éparpillement du savoir en myriades de « données » superficielles qui se détruisent les unes les autres comme autant de parasites bombardés par les services de neutralisation culturelle au pouvoir... ou contre le pouvoir. On commence par séparer d'autorité le domaine — futile — des arts-et-lettres de celui — utile — des sciences-et-techniques, tout en rêvant de les soumettre au même contrôle technobureaucratique permanent destiné, pour le plus grand bien de l'état « pluraliste », à faire dire aux bouffons du roi exactement ce qu'on veut leur faire dire.

Dans le domaine réservé des pré-occupations « littéraires et artistiques », l'Amateur avec un grand A (comme Antiquité ou comme Avant-garde, c'est selon) s'en voudrait de frayer — en dépit de leur commune frénésie accumulative — avec le cinéophile, le bédéphile, le discophile fan de pop, de rock ou de folk, le bouquinophile fan de polars, de fantastique ou de science-fiction. En dépit des alibis « contre-culturels » des tenants de la marginalité la plus débridée, chaque « freak » en sa partie ne désire rien tant (qu'il soit ou non bourré) qu'obtenir la légitimation académique de sa passion clandestine. Responsable envié d'une revue, d'un festival ou mieux encore, d'une collection, il pourra ainsi être reconnu comme le propriétaire en titre d'un domaine susceptible d'augmenter de quelque nouvel intérêt le capital des valeurs culturelles bourgeoises.

A l'intérieur de chaque culte, la ségrégation bien-pensante entre le noble et l'ignoble se reproduit automatiquement. De façon péremptoire, les organes officiels qui se disputent

